

Paris, Janvier 1916

BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE



L'opinion de l'Uruguay sur la guerre européenne

I

Rien de plus facile que de découvrir de quel côté s'incline l'opinion uruguayenne dans le grand conflit qui plonge l'Europe dans le sang et la désolation. Il suffit de lire la presse quotidienne, ne serait-ce que ses en-tête, ou d'entendre les ardents commentaires que suggère au public tout incident nouveau sur l'immense champ des opérations militaires ou dans les milieux où se trament les combinaisons diplomatiques. On voit tout de suite que cette opinion se manifeste nettement en faveur des « Alliés », c'est-à-dire de la Quadruple « Entente ». Dernièrement, à propos de la célébration du 14 juillet déclaré chez nous fête nationale, la manière de penser et de sentir de notre République a été mise en une telle lumière qu'il n'y a plus à avoir le moindre doute sur ses préférences. En prononçant cette affirmation, je ne fais aucune restriction ni réserve pour aucun parti; tous, en effet, — à supposer qu'il s'y rencontre des exceptions individuelles, assez rares d'ailleurs, — sympathisent avec la cause des Alliés qui, à nos yeux, est sans l'ombre d'un doute celle des meilleures orientations de la civilisation.

Cette préférence, faut-il l'attribuer à une solidarité de nation ou de race, ou simplement à des sympathies préexistantes envers telle ou telle des nations en lutte? Si l'on me posait cette question, je serais tenté de répondre: non. Ma réponse serait la même si l'on me demandait, à propos de cette option, si elle est déterminée par des

préventions ou des antipathies à l'égard de telle ou telle race ou nationalité du camp adverse. Naturellement, il n'y a rien d'humain qui soit complètement affranchi de passion, mais, en s'en tenant aux grandes lignes, à ce qui est le plus caractéristique, on peut affirmer sans hésiter que notre prédilection répond en substance à une communauté d'aspirations, à une coïncidence dans le culte des grandes abstractions libérales, égalitaires, avancées. C'est donc un sentiment de justice, à défaut d'autres convictions, qui est le fondement de notre opinion et qui nous fait désirer intimement le triomphe des nations associées pour leur défense.

Et comment en serait-il autrement ? L'Uruguay, comme presque tous les pays sud-américains, a dans cet ordre d'idées l'avantage de cette plus grande liberté mentale qu'implique l'absence d'une longue tradition de rivalités. Le cosmopolitisme de nos populations établies sur des terres vierges a permis d'adoucir sinon d'oublier les vieilles rancunes des pays d'où elles étaient originaires, et c'est ce qui nous permet, par-dessus les considérations nationales ou particulières plus ou moins arbitrairement préconçues, de nous attacher à ces intérêts généraux qui exigent d'abord le respect de la liberté d'autrui pour rendre possible l'existence commune de tous les peuples dans le sens de leurs préférences, tout au moins à l'intérieur de leurs frontières. Vouloir imposer aux autres une manière particulière de penser et de vivre paraît ici non seulement une aberration, mais une grotesque monstruosité. Même sans le soutien de canons et de mortiers, comment nier que cette façon de raisonner heurte moins le bon sens que l'autre, celle qui demande à la force militaire et à une règle unique le meilleur moyen de rencontrer sur l'écorce terrestre les délices du paradis ?

Quelles préventions ou quelles antipathies nos pays auraient-ils pu nourrir envers ceux qui luttent dans l'un et l'autre camp, puisque tous à leur façon leur avaient permis de se constituer et de satisfaire aux premières nécessités de leur établissement et de leur évolution ?

Comme Sud-Américains mis tout de suite en un contact constant avec les peuples les plus civilisés, nous avons dû hâter notre évolution, afin de faire face aux exigences des échanges incessants maintenus avec l'Ancien Continent. Dans notre désir de tenir pied à ce

progrès qui avançait au galop et nous forçait à le suivre, il nous a fallu incorporer les us et coutumes les plus divers, assimiler rapidement et même transplanter sans examen approfondi des institutions propres à satisfaire sans retard les nécessités de notre constitution. De là cette « européisation » qu'on note dans nos milieux, souvent incomplète, quelquefois grossière. On la dénonce comme un exotisme trop artificiel et affecté qui fait sourire avec plus de mépris que de bienveillance les observateurs superficiels, incapables de se rendre compte des véritables causes génératrices de ce snobisme forcé et cependant salutaire, — plus salutaire assurément qu'il ne le paraît au premier abord. Et comment aurions-nous pu construire une civilisation particulière, régionale, alors que nous étions soumis à la nécessité d'achever en quelques décades ce que les vieilles sociétés ont mis des siècles à élaborer avec plus ou moins de peine, sous un régime ordinaire, normal ?

Nous n'avons même pas eu le temps nécessaire pour examiner notre propre bien. Dans cet effort accéléré d'entassement, notre mentalité s'est abreuvée principalement aux sources européennes qui ont inspiré notre idéologie aussi bien que les formes ordinaires de notre action. Et voilà comment il se fait que nous vivions sur une terre inculte, et qu'en même temps nous cultivions des formes de raffinement européen.

D'un autre côté, pouvions-nous cesser de jeter un regard ébloui sur les conquêtes de toute espèce accumulées par les vieilles nations, celles-là même qui aujourd'hui se heurtent en un si rude choc ? Nous étions, au contraire, accoutumés à considérer avec une égale déférence tous ces grands peuples qui cultivaient avec tant d'éclat les arts, la science et l'industrie. S'il est vrai que c'est la France qui a toujours attiré chez nous les plus fortes sympathies et dont le prestige s'est fait ici le plus vivement sentir, précisément à cause de son idéalisme libéral, il n'est pas moins certain que l'Allemagne, à cause de l'élan de son superbe développement industriel, était en train de pénétrer aussi dans le cœur de nos pays, sinon grâce à une communauté d'idéologie ou de sentiment, du moins par suite de la sympathie qu'entraîne l'admiration. Il y a aussi une part de reconnaissance dans ce respect que nous inspirent les grands champions de la culture

moderne, et il va sans dire qu'en parlant de tout cela, je ne songe ni n'ai droit à exclure l'Angleterre, l'Italie, la Belgique, la Russie, l'Autriche, pas plus que les autres peuples d'Europe ni ce surprenant peuple Nord-américain qui a étonné le monde de ses prouesses pacifiques. Quant à nous, qui n'avons pu encore forger une civilisation qui nous soit propre, nous suivons, en nous inclinant devant elle avec respect, l'œuvre des grands peuples qui ont déjà réalisé cet idéal. Et comment ne pas sentir à l'égard des grandes nations cette vénération qu'inspire le maître ?

II

On comprendra facilement qu'une mentalité ainsi disposée fût profondément déconcertée en apprenant l'énorme conflagration, et qu'elle suive, sinon avec le même étonnement, du moins avec le même intérêt, la succession des événements. Mais quoi ? Aujourd'hui encore, il nous semble que c'est plutôt un cauchemar qu'une réalité, cette attitude des peuples-maitres, archétypes de civilisation, accroupis comme des tigres aux aguets, et résolus à se mettre en pièces parmi les merveilles accumulées dans de longs siècles d'étude et de travail. Au moment où nous arrivèrent les nouvelles de cette inondation, de ce flot fabuleux, pour ainsi dire, d'acier et de sang qui s'épandit, il y a déjà plus d'un an, à travers le Luxembourg et la Belgique et se dirigea vers le cœur de la France, nous eûmes un véritable effort à faire pour recouvrer le sens de la réalité, d'une réalité si sauvagement tragique et décevante. Ce coup nous étourdit comme si nous avions vu s'écrouler le ciel.

Dire que toutes ces extensions admirables de l'Europe, ces cités, ces villages, ces campagnes sont rasées par le feu et le fer, et que là tombent par milliers et millions les hommes les plus forts et les plus aptes !... C'est un fait, on n'en peut douter, mais confessons que la chose a plutôt l'aspect d'une légende épique, horriblement, stupidement épique. Quand nous allons visiter ces régions où l'on guerroye d'une manière sauvage ou, plutôt, scientifiquement sauvage, nous allons, pour ainsi dire, le chapeau à la main, émus du degré supé-

richeur de civilisation, et de l'amas de précieuses reliques qui s'y étalaient. Il nous faut donc faire des prodiges d'imagination pour concevoir un changement beaucoup plus grand que celui qu'aurait pu produire un tremblement de terre. Tant est fantastique cette réalité !...

Assurément nous avons plus d'une fois entendu parler de la possibilité d'un conflit armé, encore que celui-ci n'ait jamais pu être imaginé comme il se présente, puisqu'il a renversé jusqu'aux calculs des experts militaires eux-mêmes. Il n'est pas moins certain que nous recevions des informations qui nous montraient, entre autres étonnants exploits industriels, une recherche particulière des explosifs. Malgré tout, avec une ingénuité et un optimisme d'enfant, nous pensions qu'il s'agissait plutôt de faire honneur à cette politique des armements qui, si coûteuse soit-elle, est toujours plus excusable que la guerre. Convenons que c'eût été pour l'industrie un triomphe estimable que de démontrer la sottise de la violence ! Nous pensions que ces essais de laboratoire serviraient en quelque sorte de soupape de sûreté aux derniers soubresauts des grandes hallucinations ancestrales qui firent voir et célébrer des vertus, qui ne s'y trouvaient point, dans le recours à la force brutale qui n'est qu'un mirage, et le plus néfaste de tous ceux qui ont trompé l'humanité. Nous pensions encore à beaucoup d'autres choses, excepté à la possibilité des visions qu'offrent en ce moment les terres d'Europe. Nous écartions puérilement, on le voit, l'idée que cet appareil anachronique, infernal, terrible pourrait fonctionner parmi les filigranes d'un art et d'une industrie que les hommes n'ont jamais si bien ordonnés et multipliés que dans les terres mêmes où tonne le canon et s'épandent les gaz asphyxiants. Sur quelle base aurions-nous pu fonder cette imagination qu'à l'endroit même où le génie humain avait donné les preuves les plus nombreuses de ténacité et de confiance dans l'effort patient de la production, tout serait balayé par la mégalomanie d'un instinct destructeur ?

III

Il y avait cependant une considération qui aurait dû nous servir de point de départ pour croire possible ce saut en arrière.

Depuis quelque temps, des écrivains d'Allemagne faisaient l'apologie de la guerre. Sans doute, il nous semblait qu'une telle extravagance pouvait être cataloguée parmi les dilettantismes qu'engendrent les fausses philosophies. On voit bien cependant aujourd'hui que cette déviation du bon sens fut prise au sérieux et s'infiltra dans la mentalité d'un peuple réfléchi et généralement raisonnable, au point de la troubler entièrement. Le fait est qu'il y a dans les bibliothèques d'Allemagne des tas de volumes contaminés par cette insanité, et qu'il ne faut donc point s'étonner de ce qui se passe, si déconcertant que cela soit. C'est toujours le cerveau qui dirige les actes humains.

Si l'on remonte en arrière, on avait déjà attribué au grand Bismarck la célèbre phrase subversive : « La force prime le droit. » Si cette phrase lapidaire n'a pas été prononcée par le fameux chancelier de fer, elle a cristallisé en tout cas dans l'âme germanique, ou, si l'on veut, elle y a germé pour produire ces arborescences dont les effets nous plongent aujourd'hui dans la stupéfaction.

Nietzsche, de son côté, avec son génie qui n'a de comparable que l'énormité même de son extravagance, a contribué à répandre un propos d'asservissement qui tire son inspiration des mirages du passé, et une légion de critiques, de littérateurs et de politiciens s'est mise à dresser peu à peu cette machine funeste, toujours éphémère en définitive, puisque ses effets, si terribles soient-ils, ne sont bons qu'à détruire, et n'ont jamais réussi à construire rien de durable.

Ce qui étonne, c'est que de pareilles absurdités aient pu prendre racine au milieu de tant de progrès et de floraisons. Il est vrai que le fort trouve toujours flatteur ce qui lui permet de tendre et de mettre en valeur ses muscles. Un déploiement d'organisation militaire a accompagné et devait inévitablement accompagner un tel ordre d'orientations mentales, et de cette double accumulation d'idées guerrières et de guerriers, éperonnés par un mirage prometteur, est sorti d'abord le développement progressif des armements qui appau-

vrissait l'Europe, jusqu'au jour où a éclaté l'explosion violente qui l'épuise et la ruine. Une erreur coûte parfois autant ou plus qu'un crime.

Avoir à sa disposition tant de connaissances, de ressources et de conquêtes et, au lieu de s'en servir pour diminuer les maux et les obstacles qui s'opposent à une vie plus normale et heureuse, n'en tirer qu'une convulsion qui fait reculer le monde en de sanglantes destructions, voilà qui quelque jour donnera l'impression d'une folie achevée. Quoi qu'il en soit, admettons tout le sans-gêne de l'égoïsme instinctif ; il n'en est pas moins vrai que prétendre aujourd'hui dominer par la force des peuples émancipés, civilisés, conscients, c'est une entreprise qui fait peu d'honneur à la sagacité humaine.

IV

Il vaut la peine d'examiner cette absurdité : la prétendue efficacité des moyens violents.

L'histoire, peut-on dire, n'est que le récit de ce progrès vers une adaptation raisonnable à laquelle il faut bien que s'accommode l'humanité, si elle veut obtenir le bénéfice d'une meilleure ordonnance. Considérez ce processus, et vous verrez que, comme un travail de rongeur, il s'accomplit peu à peu grâce à une investigation scientifique que seconde l'effort des opprimés. Les dirigeants, qui sont des privilégiés, trouvent généralement plus agréable de conserver leurs positions et leurs prérogatives, quand ils ne songent point à faire un pas en arrière pour augmenter leurs avantages selon les usages de jadis. C'est donc d'en bas, du peuple, qu'il faut attendre le fondement d'une liberté à l'horizon élargi.

C'est le peuple, c'est-à-dire celui qui jouit d'une moindre liberté et par suite de moins de biens, c'est le peuple qui chaque jour s'attache davantage à ce talisman sans égal et qui, à mesure qu'il s'émancipe des contes et suggestions dans lesquels le berça l'antiquité, s'attaque avec plus de vigueur à la roche où se pavanent les tyrans. Grâce à cette œuvre lente, aussi lente que tenace, la société s'ajuste à des règles d'existence commune moins abusives et plus équitables.

Eh bien ! s'il a toujours été possible, et s'il l'est encore, d'entraver ce progrès constant de rectification raisonnable, il est impossible de revenir en arrière. Il serait nécessaire pour cela de démolir d'abord les conquêtes de la conscience. C'est l'écueil qui a toujours fait échouer tous les grands dominateurs ; c'est l'impossible.

Cette opposition virtuelle des aspirations individuelles chez ceux qui commandent et chez ceux qui obéissent impose, à mesure que s'éduque la conscience populaire, une organisation sociale toujours plus équitable, inévitablement. Ce progrès, auquel font obstacle les conventions traditionnelles préétablies, est inéluctable, et la meilleure preuve en est que l'aspiration égalitaire se glisse partout et montre les dents jusque dans les monarchies les plus vieilles et les plus brillantes. Vouloir le réprimer ne serait pas moins insensé que d'arrêter le cours d'un fleuve.

On songe à la violence comme au moyen de revenir au chemin parcouru ; mais supposez que cette pression réussisse un moment, ce triomphe serait éphémère. Dès que la normalité est rétablie, les facteurs organiques agissent fatalement selon leur conscience, et voilà les choses ramenées à leur point de départ, et sans avoir rien perdu de leur élan naturel.

Laissons de côté toute prudence. Il n'est pas vrai que les uns soient pleins de générosité, tandis que les autres ne seraient que des coquins cupides. Nous serions tous disposés à augmenter notre liberté, même aux dépens de la part qui revient aux autres. Il ne s'agit pas davantage de condamner ce prurit égoïste selon les règles d'une morale absolue et divine. Il n'est question que d'avoir une conscience claire de la réalité, pour éviter l'erreur et l'échec. Nous ne disons pas qu'il soit mal, parce que c'est immoral, que des peuples avancés, émancipés, conscients se soumettent à n'importe quel autocrate ; nous disons que ces peuples n'étant pas faits pour un joug servile, chercher à les asservir, c'est mal et immoral parce que c'est impossible.

Il est inutile de faire appel à la force brutale, pour triompher de l'impossible ; c'est le plus maladroit des recours. La violence, dans le domaine organique, ne construit rien de réellement salutaire et durable. Voilà pourquoi elle est tellement condamnable.

Ce facteur, jadis si célébré, malgré son inefficacité, a tous les

caractères possibles du mal et de l'immoralité, et, entre beaucoup d'autres, celui-ci : il suffit que s'escrime une forme violente pour que l'être le plus doux et le plus honorable risque de se voir contraint à descendre sur ce terrain bas, stérile et fangeux.

Les preuves en abondent en ce moment.

V

On comprend que tous veuillent éluder la responsabilité de cette guerre qui endeuille et ruine tant de peuples ; il n'en est pas moins certain qu'il y a un haut intérêt à bien éclaircir ce point capital, parce que rien n'est plus instructif que de définir une si grande responsabilité.

Si, pour élucider ce qu'il y a de certain sur ce sujet, nous nous en tenions à ce qu'établissent les discours et proclamations et même les livres aux couleurs diverses des chancelleries, nous risquerions beaucoup de perdre le fil de la vérité. Les artifices diplomatiques sont si habiles que nous nous exposerions à voir nos conclusions s'échapper à travers les fentes de négociations si embrouillées. Attachons-nous donc particulièrement aux faits ; ce sont les guides les plus sûrs, et c'est pourquoi ils ont fourni la base sur laquelle s'appuie la conscience générale pour attribuer à l'Allemagne la responsabilité de la guerre.

Les germanophiles eux-mêmes admettent, et ils ne peuvent pas s'y refuser, que c'est l'Allemagne qui a été l'agresseur ; mais ils font cette réserve que l'agresseur ne pouvait pas agir autrement, pour ne pas risquer d'être assailli lui-même par ses adversaires au moment qu'ils jugeraient le plus propice. L'initiative de la guerre ne serait ainsi qu'un simple acte de prévision défensive. Cette affirmation nous enferme dans un cercle vicieux où les discussions n'en finiraient jamais. Pour en sortir, il n'y a qu'à s'en remettre de nouveau aux faits et à laisser de côté les argumentations : il serait impossible autrement d'en arriver à un jugement, pas plus sur ce point que sur n'importe quel autre.

Or, les faits nous disent qu'au moment où la guerre a éclaté il n'y

avait dans aucun des pays en lutte une préparation militaire comparable à celle qu'ont manifestée l'Allemagne et l'Autriche, et ce « fait », de par soi, détruit pour un esprit qui raisonne logiquement toutes les affirmations contraires.

Cette formidable invasion d'août 1914, débordante et rapide comme un torrent, qui ne put être arrêtée sur la Marne que par le miracle d'une association heureuse de circonstances qui eut peine malgré tout à retenir le plus vigoureux et le plus terrible des élans militaires, n'est-ce pas la meilleure preuve que tout en Allemagne était préparé pour une agression et pour un triomphe militaire foudroyant qui aurait bouleversé et soumis, au moins pour un certain temps, la moitié de l'Europe ? Cet antécédent n'est pas seulement caractéristique ; il est surprenant, terrifiant. A voir comment ce pays fait montre de force, de discipline, d'organisation, de prévision, on éprouve une stupéfaction qui se renouvelle après quinze mois de guerre, d'une guerre sans exemple par son extension comme par la puissance et la complexité des ressources militaires qu'elle met en jeu. Les industries qu'elle alimente, et les industries connexes en particulier, la distribution de tous les services sont simplement inouïes, invraisemblables, déconcertantes.

Avec ses chemins de fer stratégiques et toutes ses mesures de précaution, on peut dire que l'Allemagne a prévu jusqu'à l'impossible. Il n'est pas jusqu'à l'ascendant décisif qu'elle exerce sur l'Autriche qui ne soit profondément significatif. Qui donc, si ce n'est elle, aurait eu l'audace de jeter l'étincelle sur la soute aux poudres ? Il y a une telle disproportion entre la préparation militaire des empires centraux et celle de tous leurs rivaux qu'on ne peut admettre raisonnablement l'hypothèse d'une action défensive de prévision. D'ailleurs, si toutes les ressources de l'Allemagne n'avaient visé que sa défense, leur accumulation suffisait à les rendre doublement redoutables et efficaces, et il n'y aurait pas eu lieu pour elle de se livrer à une prétendue offensive défensive.

Pour mettre en doute des faits qui parlent si haut, il conviendrait de démontrer, d'autre part, que l'Allemagne s'est toujours placée sur un terrain de conciliation pacifique, et non d'arrogance, tandis que ses adversaires prenaient l'attitude opposée. Mais, comme c'est

le contraire qui est la vérité, il faut bien se rendre à l'évidence ; sans quoi notre jugement reposerait sur de simples affirmations en opposition avec des faits positifs et établis, et ces affirmations si discutables n'offriraient qu'une base trop glissante pour y faire reposer une opinion sérieuse. Ce qu'on peut croire plutôt, c'est que si au début ce fut un principe défensif qui détermina l'organisation militaire si extraordinairement complète de l'Allemagne, cette organisation elle-même éveilla d'autres intentions. Un organe robuste tend toujours à s'exercer.

De là vint cette étrange philosophie, cette apologie de la force, *créatrice du surhomme*, qui devait pousser cet organe à fonctionner résolument.

Il n'est pas jusqu'à la cruauté des procédés qui ne s'explique par cette déviation mentale, par la superbe inexorable de principes philosophiques si anachroniques. Ceux qui ont cru voir dans la conduite cruelle de cette guerre une simple régression atavique aggravée puisqu'elle se manifeste en pleine floraison scientifico-industrielle, n'ont pas fait attention, que je sache, qu'une intervention de certain élément surnaturel amène toujours un abaissement du respect humain. Que signifie, au bout du compte, une atrocité de plus ou de moins sur notre misérable planète par rapport à l'excellence suprême des biens ultraterrestres ? Il n'y a rien de tel que le céleste pour rendre insensible à l'égard de ce qui n'est que terrestre.

Si l'on ne pouvait expliquer par cette loi biologique le luxe de cruauté épandu sur les contrées où se déroule la lutte, il faudrait recourir au domaine pathologique, à la psychopathie pour expliquer de si énormes aberrations. Dans le temps que les peuples se vantent d'avoir le moins d'illettrés et de posséder les meilleurs asiles, hôpitaux et prisons, on dispose avec soin un appareil d'une telle capacité destructrice qu'on tremble à seulement le concevoir. Tandis que les chercheurs et les bureaux officiels s'évertuent pour éviter tout malaise à la population et même pour sauver la vie de pauvres infirmes, on organise des armées pour combattre, et voici que meurent par milliers, par millions les plus forts et les plus aptes et parmi eux ceux-là même qui paient de leur sueur cet épouvantable effort. Si l'on ne veut pas recourir à des déclamations passionnées qui d'ail-

leurs ne rendent compte de rien, comment expliquer une telle contradiction sans admettre que du surhumain à l'inhumain il n'y a qu'un pas ?

VI

Réellement, cette duperie que la force est au-dessus du droit, c'est-à-dire de la raison, on aurait dû la fustiger sévèrement, parce qu'elle est indigne d'un peuple cultivé et réfléchi comme l'était le peuple allemand. Cette aberration, qui a prétendu s'ériger magistralement en vérité positive, est le fruit d'une observation incomplète des phénomènes de la nature. Dans toute la nature, au contraire, la force est au service de la raison, et dans la vie organique, ou plutôt dans la vie la plus organique, c'est d'une évidence qui ne laisse place à aucun doute. C'est là précisément le fait qui peut expliquer l'« organisation » elle-même et cette continuelle adaptation d'activité organique vers laquelle tendent tous les êtres de la nature pour éurer et pour améliorer leur condition. On a peine à comprendre qu'on ait pu détourner ses regards d'une aussi nette constatation.

S'il est vrai que les organismes supérieurs exercent un pouvoir qui paraît arbitraire sur ce qui passe pour inorganique et même sur les organisations inférieures, il n'y a rien à en déduire contre la suprématie de la raison, le seul guide qui donne et puisse donner un sens logique aux phénomènes naturels. C'est une vérité, par exemple, qu'une pression physique exercée sur les liquides peut leur faire perdre leur niveau, mais n'est-ce pas une vérité aussi que les liquides qui subissent une pression y opposent toujours une contre-pression qui tend à rétablir l'équilibre, le niveau ? Il en est ainsi pour les autres éléments de la nature, et on le voit d'autant mieux qu'on pénètre plus avant dans l'ordre des organisations supérieures.

Un peuple peut être subjugué et s'habituer à la passivité de l'obéissance non pas tant faute d'aiguillons suffisants que par défaut de ressources morales efficaces pour recouvrer la liberté ; mais si ce résultat peut être obtenu, non point comme une exception à une loi naturelle, mais comme un antécédent de pure circonstance, tel l'oiseau en cage, ce n'est pas une raison de douter qu'un peuple

habitué à la liberté ne fasse pour la reconquérir des efforts d'autant plus vigoureux qu'il sera plus conscient et plus habile.

Si l'on pouvait gratter au fond de l'âme du paisible cultivateur subjugué, ou même de l'oiseau en cage, on y verrait des aspirations latentes à la liberté en dehors même de toute notion sur les moyens propres à y parvenir, fût-elle descendue de chute en chute jusqu'au fatalisme résigné de la pierre. Eh bien, ces aspirations, qui ne disposent ni de l'énergie ni des ressources nécessaires pour déterminer l'action ou plutôt la réaction, ne sont pas autre chose que *la raison* qui guide chaque individu vers sa voie naturelle.

Pour quoi et en vue de quoi délibère-t-on ? Précisément pour trouver le fil conducteur « rationnel » ; et s'il est vrai que dans une assemblée délibérante chacun peut se lever et manier l'argument de la violence, ce n'est qu'à la condition d'être capable d'une pression indéfinie qu'il pourra espérer par là un résultat concluant. De toute autre façon, il lui faudra se préparer à recevoir le choc d'une réaction dont la vivacité correspondra au degré de conscience et d'habileté de l'opprimé.

S'il en est ainsi, comment mettre en doute que la force ne l'emporte pas, en définitive, sur le droit, c'est-à-dire sur la raison ? C'est, au contraire, la raison qui tend à prédominer et à mettre la force à son service.

Cette erreur, mirage insensé et pernicieux comme tout ce qui nous fait voir de travers la nature, cette absurdité comparable à la fatuité de se croire d'origine divine et en commerce avec ces dieux anachroniques qui s'enfuient à mesure que la lumière de la connaissance éclaire les consciences, voilà bien la sottise qui conduisit à cette guerre inique. Un être qui la contemplerait à l'abri de ces conventions régnautes qui, malgré de retentissants échecs, tendent à maintenir le prestige de la tradition, en retirerait l'impression la plus tragiquement extravagante que puisse jamais offrir une révolution d'aliénés.

VII

Au bout du compte, nous avons tous dans ce qui se passe une part de culpabilité et de responsabilité. Nous continuons à trop magnifier les valeurs fictives de la légende traditionnelle ; nous croyons toujours de bon ton de rendre hommage aux vieux préjugés ancestraux, et il n'y a pas à s'étonner que puissent encore se produire ces rechutes qui mettent en échec une civilisation si péniblement et chèrement conquise.

Ce tempérament conservateur et aristocratique, qui maintient les phobies et les mirages séculaires et laisse circuler sans examen mille arbitraires conventions morales et sociales, demeure le grand facteur de ces grandes tourmentes où le sort d'un peuple est livré à la volonté d'une camarilla orgueilleuse et insatiable et qui proclame à chaque instant son fervent amour pour le peuple qu'elle envoie au massacre afin d'ajouter encore à son pouvoir abusif.

On ne rend pas un hommage suffisant à la science, le seul élément qui ait pu nous tirer de la condition de troglodytes puisqu'il est le seul qui puisse déterminer l'évolution qui n'est qu'un changement dans les formes d'action ; on ne cesse pas d'accorder des éloges exagérés à des prouesses guerrières qu'embellit toujours la légende, et on néglige l'orientation de la mentalité sans réfléchir que l'idéologie seule détermine l'action et qu'il dépend d'elle que les conséquences de notre activité soient meilleures ou pires ; peuples et individus s'attachent plus à discuter la nationalité d'une découverte qu'à jouir de ses bienfaits, tant demeure forte la notion conventionnelle de nationalité.

Nous autres Américains, nous avons au moins sur l'Europe cet avantage que, par suite de la brièveté de notre tradition nationale, nous pouvons apprécier plus librement la substance des choses, et recueillir le grain en laissant aux vans le soin de se disputer la paille. Jamais nous n'apprécierons et ne mettrons assez à profit ce bien incomparable.

VIII

L'essence même de notre structure nous fait un devoir de cultiver les aspirations modernes, républicaines, démocratiques, libérales, égalitaires. On comprend donc sans peine que nous penchions vers la cause de ceux qui s'opposent à un régime impérialiste qui se tournerait contre nous en bouleversant le monde. Si notre choix va à la France et à ses alliés, ce n'est pas seulement pour des raisons d'affinité, c'est parce que leur cause est la nôtre, fondamentalement. Ce n'est pas un sentimentalisme capricieux et arbitraire qui détermine notre attitude mentale ; ce sont des raisons constitutionnelles, organiques. Nous n'ignorons pas que, quels que soient ses progrès, l'homme demeure essentiellement le même, avec les mêmes appétits fondamentaux. Nous ne croyons pas non plus que le moderne civilisé soit incité par une plus grande bonté à repousser l'occasion de soumettre le monde à sa volonté. Ce qu'on repousserait peut-être, c'est le *moyen* d'y arriver ; quant au reste, rares sont ceux qui ne consentiraient pas à étendre le domaine de leurs biens effectifs, dût celui des autres être réduit lamentablement.

Les idéals modernes ne sont pas le résultat d'une invention, d'une découverte de laboratoire sujette à la critique. C'est une conviction élaborée au cours des siècles par une expérimentation pénible et souvent douloureuse. C'est la conscience déterminée par un amas indicible de tâtonnements, d'investigations, de preuves librement accumulées en tout lieu et en tout temps. Après beaucoup de réflexions, — et ce n'est certes pas à l'honneur de la sagacité humaine, — on en est arrivé à savoir qu'un être supérieur, si supérieur soit-il, quelles que soient l'origine et les relations divines qu'on lui attribue, offre, vu du dedans, les mêmes merveilles et les mêmes défaillances constitutionnelles que n'importe quel autre mortel, d'où il est facile de déduire qu'il n'y a aucune raison substantielle pour refuser à n'importe qui une place sur la surface de notre planète, un rayon de soleil et la liberté compatible avec le droit d'autrui, droit « raisonnable », bien entendu. On en est arrivé à comprendre que, par là même, chaque fois que nous méconnaissons ce droit d'autrui, nous

nous exposons à des représailles organiques, c'est-à-dire légitimes, et mettons en danger de discussion, si ce n'est en plus grave péril, notre propre droit. A force de méditer sur les siècles, on s'est avisé que l'égoïsme même conseille l'équité, et une équité d'autant plus grande que nous avons à faire à des êtres plus intelligents dont les représailles sont redoutables en raison même de leur habileté. Sans la crainte de cette réaction de l'opprimé, nous serions peut-être tous oppresseurs, parce que tous, et même les plus modestes, nous avons des ambitions qui vont au delà de ce que nous possédons. C'est pourquoi l'homme moderne s'est dit : « Pour jouir des bienfaits de la paix, pas de meilleur moyen que de nous montrer équitables, et de respecter la quote-part des autres pour faire respecter la nôtre. » S'il y a plus d'honnêteté et plus d'esprit de justice dans les temps modernes, en voilà sans doute le secret.

Tous ceux qui se sont aventurés au grand jeu de tout risquer pour tout obtenir ont toujours subi, tôt ou tard, une amère déception.

IX

Cette tache ineffaçable que les déviations mentales laissent comme un stigmate sanglant à la face de la civilisation actuelle doit pousser les peuples à chercher leur réhabilitation, une franche réhabilitation. L'échec de la politique des armements, aussi coûteuse qu'inefficace, inclinera les grands peuples civilisés à demander à un autre critère la garantie de la paix qui est, quoi qu'en puissent penser les ambitions démesurées, le véritable état normal puisqu'il nous permet de jouir des seuls biens qui nous soient assurés.

Le rêve d'une hégémonie mondiale qui a détourné de leur voie les énergies des peuples forts n'est, comme tous les rêves, qu'une chimère, et il y a lieu d'espérer qu'après la leçon de cette terrible expérience toutes les lances seront définitivement accrochées aux murailles, et qu'on ne demandera plus à la science que le moyen d'augmenter réellement les biens de ce monde. Cette hégémonie qui, selon la prophétie de Nietzsche, devait entraîner de grandes guerres anachroniques, on ne peut plus la conquérir si ce n'est par la supé-

riorité des moyens d'action pacifiques, d'autant plus efficaces qu'ils sont plus scientifiques. Il faut donc recourir à des solutions plus raisonnables.

La rude expérience qui se fait en ce moment finira par consolider les liens de solidarité *entre ceux qui sont déjà convaincus que la violence n'est jamais efficace, si ce n'est pour défendre les aspirations pacifiques naturelles*. Espérons que ceux-là seront la majorité. A l'heure actuelle, ils devraient être l'unanimité.

Nous caressons volontiers, nous autres Américains, l'espoir qu'il puisse se former une grande fédération d'Etats disposés à abandonner pour toujours le régime néfaste de la force et à confier non pas à une autorité arbitraire, mais à un jugement d'équité, les divergences internationales, comme cela se passe pour la solution des conflits internes. Une institution de cette sorte, assez consciente pour ne pas tomber dans des transgressions régressives, et assez forte pour se faire respecter des perturbateurs de l'ordre international, voilà qui attirerait tous les suffrages américains.

Montevideo, 7 novembre 1915.

Pedro FIGARI.